

La  
**COMMISSAIRE**  
N'A POINT  
**L'ESPRIT**  
**CLUB**

**Georges Flipo**

**LA TABLE RONDE**

Extrait de la publication



**LA COMMISSAIRE  
N'A POINT L'ESPRIT CLUB**

## DU MÊME AUTEUR

*La Diablada*, nouvelles, 2004.

Éditions Anne Carrière.

Prix Le Scribe « Place aux nouvelles » (Lauzerte).

*L'Étage de Dieu*, nouvelles, 2006.

Éditions Le Furet du Nord, et Jordan (Belgique).

Prix « Découverte d'un écrivain du Nord-Pas-de-Calais »  
attribué par Le Furet du Nord et *La Voix du Nord*.

*Le Vertige des auteurs*, roman, 2007.

Éditions Le Castor Astral.

Festival du premier roman (Chambéry), co-lauréat.

*Qui comme Ulysse*, nouvelles, 2008.

Éditions Anne Carrière.

Prix Ozoir'elles 2009.

*Le film va faire un malheur*, roman, 2009.

Éditions Le Castor Astral.

*La commissaire n'aime point les vers*, roman policier, 2010.

Éditions La Table Ronde.

GEORGES FLIPO

LA COMMISSAIRE  
N'A POINT L'ESPRIT CLUB

Roman policier



LA TABLE RONDE  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© La Table Ronde, Paris, 2011.  
ISBN 978-2-7103-6802-1.

[www.editionslatableronde.fr](http://www.editionslatableronde.fr)

À Hugo, dont la fraternité va plus  
loin que les mots.



## CHAPITRE 1

— Attendez, brigadier, vous êtes en train de me dire que vous avez tous passé la soirée du 14 Juillet à danser autour du cadavre pendu, en tapant dessus à coups de bâton ?

— Oui, mais c'était juste pour se marrer, on ne pensait pas à mal.

Il y avait dans le regard candide du policier un étrange appel à la complicité. La commissaire Viviane Lancier y répondit par un haussement d'épaules et plongea dans ses notes.

— Je reprends vos déclarations. Cette soirée était la dernière que vous passiez en qualité de simple touriste dans ce club de vacances de l'île de Rhodes. En sortant de table, vous êtes parti, comme les autres estivants, vers l'amphithéâtre où avait lieu le spectacle, c'est bien ça ?

— Affirmatif. On était tous bien remontés : pour la fête nationale, ils nous avaient servi le mousseux à volonté, du bon, hein, de l'italien, pas du grec.

— Quand vous êtes arrivés, il faisait déjà nuit. Les organisateurs avaient allumé des feux de Bengale qui voilaient la piste et la scène. Une fois les fumées dissipées, le projecteur a été allumé, et vous avez tous découvert le cadavre pendu du chef du village-club...

— Oui, commissaire, il était accroché au grand mât, à cinq mètres de haut. Il se balançait doucement au-dessus de la piste. Faut reconnaître qu'il était impressionnant, en tenue royale, avec sa tunique dorée et sa couronne. On l'a applaudi en croyant que c'était un faux cadavre, vous comprenez ?

— Jusque-là, oui. Mais ensuite, j'ai plus de mal.

— Je sais bien. Même nous, au début, on était un peu gênés quand on a vu arriver, au pied du pendu, le clown qui se bidonnait, déguisé en sans-culotte. Déchaîné, il sortait des vanes pas possibles en montrant le cadavre du doigt. Puis les animateurs du club nous ont dit de descendre autour de la potence. Ils ont lancé la musique et ils nous ont fait faire une grande farandole républicaine.

— Elle a bon dos, la république. Ils vous ont alors distribué des longues cannes en bambou et ils vous ont encouragés à taper sur le pendu. Et vous, qui êtes gradé de la police, vous avez obéi comme les autres, sans vous poser de questions ?

— On n'avait pas l'esprit à ça, commissaire. Je peux même dire que c'est là que l'ambiance, la grosse ambiance, a vraiment démarré.

La commissaire préféra éviter l'œil rigolard du brigadier. Elle se tourna à droite, à gauche, vers le ministre de l'Intérieur puis vers le tout-puissant directeur

de la police judiciaire qui lui adressa un petit signe de la main, pour l'inciter à conclure. Elle ne demandait pas mieux.

— Vous n'avez rien à ajouter, brigadier ?

— Avec du recul, on peut critiquer, évidemment. On pensera ce qu'on voudra, c'est quand même fou que j'aie dû aller dans une île grecque pour si bien fêter un 14 Juillet. Vous me direz, c'est fou aussi de l'avoir fêté comme ça, mais nous, on n'a fait que suivre le mouvement...

— Taisez-vous, lui ordonna la commissaire. Vous m'écœurez.

La commissaire Viviane Lancier n'était nullement écœurée. Dans son métier, elle en avait entendu de pires. Elle vivait simplement une belle soirée, et ne voulait pas qu'on vînt la lui gâcher avec ces histoires de pendaison et de bastonnade.

Oui, c'était vraiment une belle soirée.

Elle avait failli mal commencer : cette peste de Priscilla Smet, la directrice de communication du ministre de l'Intérieur, avait appelé Viviane vers 16 heures.

— Je n'arrive pas à joindre le lieutenant Augustin Monot. Il ne serait pas chez vous, par hasard ?

— Que voulez-vous qu'il fasse chez moi ? Sa convalescence ne se termine que ce soir, avec la remise de la médaille.

— Je pensais qu'il pouvait traîner dans vos murs, histoire de voir ses copains.

— Traîner dans mes murs, avec le travail qu'on a ? Personne n'oserait. Et si le lieutenant Monot était

chez nous, il aurait commencé par venir me saluer. La commissaire de la 3<sup>e</sup> DPJ, c'est moi, jusqu'à nouvel ordre.

Viviane se mordit les lèvres. Ce « jusqu'à nouvel ordre » lui avait échappé : elle était sur la sellette depuis sa précédente enquête\*, inutile d'en rajouter. Cette chipie de dircom n'allait pas manquer de rapporter le lapsus au directeur de la police judiciaire, celui que tout le monde appelait le Tout-Puissant. Il était encore temps de corriger le tir.

— Qu'est-ce que vous lui vouliez, à mon lieutenant ?

— Je veux qu'il me soumette le texte du discours qu'il prononcera ce soir en réponse à celui du ministre, quand on lui aura remis l'Ordre du Mérite. C'est juste pour validation.

Viviane respira longuement. Elle devait rester zen : Priscilla Smet faisait la pluie et le beau temps place Beauvau, il ne fallait pas se la mettre à dos. La commissaire ouvrit son tiroir, en sortit une barre de Kinder Bueno qu'elle déballa et mâcha très lentement.

— Vous oubliez que le lieutenant Monot est un littéraire ; s'il s'agit de *répondre* au ministre, je ne vois pas comment il pourrait préparer une intervention. Il va se faire une joie d'improviser.

Objection imparable. Viviane imaginait le visage chafouin de la dircom, son nez qui plissait, sa bouche qui se crispait pour répondre posément, en cherchant ses vilénies.

— Parfait, commissaire. Ça vous amuse, hein, de les protéger, vos hommes, ça vous amuse de jouer à

\* Voir *La commissaire n'aime point les vers*, La Table Ronde, 2010.

la maman avec eux ? Très bien, amusez-vous ! Mais ne vous faites pas d'illusions, tout homme normal finit un jour par quitter sa mère.

La commissaire Viviane Lancier mâcha plus nerveusement son Kinder Bueno. *Ses hommes*. Était-ce sa faute, si elle n'avait que des hommes sous ses ordres ? Bon, d'accord, c'était sa faute : elle n'avait jamais supporté de présence féminine dans son équipe, elle avait fait craquer et démissionner chaque intruse.

Tout était si simple : elle était la femme, ils étaient les hommes. Pourquoi ne comprenait-on pas cela à l'extérieur ? Certes, elle les aimait d'un amour possessif, elle les menait à la baguette, mais était-elle leur maman ? Bon, oui, un peu. Et même un peu plus dans le cas d'Augustin Monot, sa dernière recrue. Était-ce à lui que cette garce de Priscilla Smet faisait allusion en parlant d'un homme *normal* qui devait quitter sa mère ? C'était absurde. Tous ses hommes étaient normaux, le lieutenant Monot comme les autres : ils tenaient normalement à elle, comme elle tenait à eux. Surtout à Monot.

— Ah, j'y pense, ajouta très vite la dircom, essayez de faire un effort question look pour le cocktail. Il y aura la presse, les photographes. Puisque vous êtes la seule femme de la 3<sup>e</sup> DPJ, essayez de vous montrer à la hauteur.

Essayer ? À la hauteur de qui ? Des femmes de la PJ ? La 3<sup>e</sup> division était sous le contrôle de la police judiciaire – une *succursale* parisienne de la PJ, disaient ses hommes –, était-ce une raison pour que les femmes y soient moins élégantes ?

— C'est mon affaire, grogna Viviane en raccrochant.

Elle se leva, et contempla son reflet dans la vitre : *son affaire* n'était guère brillante. Un pantalon gris informe, une chemisette blanche à manches courtes que la chaleur de la mi-juillet décorait d'une zone sombre sous les bras, et des mocassins avachis. Le contenu était tout aussi chagrinant que l'emballage : un corps qui paraissait encore plus petit que son mètre soixante et un, plus vieux que ses trente-sept ans, et surtout trop lourd : elle avait repris presque tous les kilos qu'elle avait réussi à perdre lors de l'affaire du sonnet, trois mois plus tôt. Quant à son visage fatigué où languissaient des yeux gris, il semblait dessiné à la hâte : trop rond, un peu bouffi. Elle avait des cheveux châains coupés court, mais pas de coiffure. Elle ne se plaisait pas ; à qui aurait-elle pu plaire ? Et le lieutenant Augustin Monot, qu'allait-il penser, en la retrouvant après ces mois d'éloignement ?

La dircom n'avait pas complètement tort, il lui fallait se montrer à la hauteur. Pas question de filer chez elle chercher son ensemble rose bonbon : il était trop voyant, on l'avait donc trop vu. Elle alla se rafraîchir, lança à ses hommes, en traversant l'open space : « On se retrouve à 18 heures au ministère pour la médaille de Monot, je file, j'ai un rendez-vous important », et courut chez Caroll.

Elle y entra sans joie. Les soldes étant presque finis, il ne restait que les rogatons, ou la nouvelle collection bien trop chère pour son traitement de commissaire. Une jeune vendeuse rousse la reconnut et

l'alpagua : « Vous, j'ai ce qu'il vous faut. » Comme Viviane n'avait aucune idée de ce qu'il lui fallait, elle se laissa guider. La vendeuse lui apporta une veste saharienne d'un austère olive clair, et la robe à bretelles assortie. « C'est le modèle qui a été présenté dans l'article d'*Avantages*, "Le glamour des rondes", on dirait qu'il a été créé pour vous. Je vous donne le 44 ? »

La jeune rousse la mena à la cabine d'essayage. Viviane se changea, honteuse de sa soumission. Elle n'osait pas contredire cette fille, c'était chaque fois pareil ; elle revint se présenter. « Oh, vous êtes mignonne là-dedans, et ça vous mincit. Vous ne pouviez pas trouver mieux. Prenez aussi le pantalon. » La commissaire n'avalait pas ce *mignonne*, grotesque, presque injurieux. Mignonne ! L'avait-elle jamais été ? Mais la vendeuse avait raison, impossible de trouver mieux, surtout à moins 50 %, elle n'en avait plus le temps.

Viviane garda l'ensemble sur elle, et traversa la rue pour acheter une paire d'escarpins gris mi-saison. Au moment de régler, elle découvrit que c'étaient les pistache qui étaient soldés, pas les gris. Pistache et olive, le mélange était indigeste : elle emporta les gris et s'enfuit, furieuse de son achat. C'était idiot, le cocktail allait durer longtemps, elle aurait mal aux pieds. Des pieds que les hommes ne regardaient d'ailleurs jamais.

Comme chaque année, elle avait tout choisi trop vite, sans réflexion et sans plaisir. Comment d'autres femmes pouvaient-elles profiter des soldes pour refaire leur garde-robe avec tant d'allégresse ? Ces femmes-là devaient avoir de gros problèmes person-

nels. Ou un rapport maladif avec leur corps, un besoin de s'aimer. Oui, c'était sûrement ça.

Il faisait chaud et lourd au ministère, le buffet était alléchant et frais, mais personne n'osait y toucher avant le ministre. En l'attendant, on papotait, on s'interpellait en essayant de garder les bonnes places, près de la grosse langouste prédécoupée qui trônait au centre de la table principale. Les hommes de Viviane y avaient pris pied, solides comme une mêlée, et ils s'écartèrent pour laisser leur commissaire les rejoindre : elle les avait quittés une heure plus tôt, mais ils semblèrent ne plus la reconnaître et la couvrirent de « Comme ça vous va bien », « Ça vous mincit ». Le capitaine De Bussche osa un « Ça vous allonge ». « C'est chic, le gris, ça vous fait de beaux pieds », renchérit le GPX\* Kossowski. Ils en faisaient trop, tout le monde se retournait pour scruter la commissaire, c'était insupportable.

Et soudain, elle le vit arriver.

Le lieutenant Monot avançait, pâle, fragile. Il marchait précautionneusement, comme les malades sortant d'un long alitement. Elle lui fit un signe de la main, mais il n'osa pas fendre la foule. Ce fut elle qui alla à sa rencontre.

« Oh, c'est joli, ce vert olive, vous êtes mignonne là-dedans », dit-il timidement. Il n'y avait que lui pour trouver des mots pareils, elle l'aurait embrassé. Mais ce n'était pas le moment : le ministre venait d'entrer, escorté de Priscilla Smet, radieuse, vêtue d'un insolent tailleur rouge vif. La dircom harponna

\* GPX : abréviation pour « gardien de la paix ».

au passage Augustin Monot sans un regard pour Viviane. La cérémonie allait commencer.

La petite Smet ouvrit un classeur pour tendre deux feuillets au ministre : avait-elle préparé le discours ?

Oui, c'était elle, Viviane en eut vite la certitude : le ministre butait sur les mots et semblait dérouté par la tonalité de certains passages. L'orateur couvrait Augustin Monot d'éloges, Priscilla avait pillé son dictionnaire des synonymes : le rôle décisif, déterminant, du lieutenant dans l'affaire du sonnet, sa perspicacité, sa clairvoyance, puis sa lucidité, et son discernement, et enfin sa bravoure, sa vaillance. Et cela malgré les... inconstances, les errements, d'un encadrement hiérarchique... – là, le ministre tiqua, il tenta d'improviser une version édulcorée, mais, ne trouvant rien, se contenta d'avaler les mots. Le lieutenant Monot était promis à une éblouissante, étincelante carrière, il allait, dès qu'il le voudrait, pouvoir donner sa pleine mesure en passant de la DPJ à la PJ où l'attendaient des dossiers à la hauteur de son talent, de ses capacités – Viviane croisa l'œillade meurtrière et triomphale de Priscilla, cette greluche était au bord de l'orgasme. Le ministre en avait fini, il conclut sur les banalités d'usage, décora le lieutenant Monot et le gratifia d'une molle accolade.

Celui-ci sourit à peine. Il semblait se concentrer pour préparer sa réponse. Il s'offrit une longue inspiration, puis commença d'une voix douce : « Merci, monsieur le ministre, pour l'honneur que me fait la République. Mais, au risque de manquer à la déférence, je me dois d'apporter certaines précisions, voire quelques rectifications. »

Il était lancé, le cher ange. Debout sur son nuage, il psalmodiait son action de grâces, il ne lui manquait qu'une harpe. Et, entrée en lévitation, planant sur le petit nuage d'en face, Viviane l'écoutait, bienheureuse.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait complimenter, affirmait le lieutenant, c'était sa commissaire, la patronne de la 3<sup>e</sup> DPJ. Il avait été fier de l'accompagner dans cette enquête, et son seul regret était cet accident dû à sa propre impétuosité : il aurait tant aimé la seconder jusqu'au bout. La commissaire lui avait tout appris dans l'art d'interroger un témoin, de compiler les indices, de faire craquer un suspect – là, il était gentil, mais il en faisait trop, le brave petit Monot – et le nez de Priscilla se fronçait de plus en plus. L'orateur poursuivait, tout en délicatesse, parlait d'une certaine amitié, d'un plaisir de travailler ensemble. Il ne lui restait plus qu'à conclure : « Vous me proposez, monsieur le ministre, de passer quand je le souhaiterai de la DPJ à la PJ, et j'y suis très sensible. Mais je ne le souhaite pas. J'ai encore beaucoup à apprendre à la 3<sup>e</sup> DPJ, conclut-il en se tournant vers Viviane : la commissaire Lancier et son équipe n'ont pas fini de me supporter ! »

Les applaudissements fusèrent autour de la langouste : c'était l'équipe de la DPJ. Et l'assistance s'empressa de faire chorus.

Le ministre de l'Intérieur s'approcha, écarta les importuns, avala d'un trait une coupe de champagne, fit glisser sur son assiette toutes les rondelles de langouste en claironnant qu'il adorait ça, et attrapa le Tout-Puissant par le bras : « Nous avons du travail,

nous deux, notre ami attend là-haut. » Avant de sortir, il héla sa dircom : « Et vous, ma petite Priscilla, allez préparer votre truc avec Monot. »

L'épisode finissait en queue de poisson, mais peu importait. Entourée de ses hommes qui la congratulaient, Viviane posa pour les photographes sans quitter le buffet, s'y fit servir quelques macarons salés, quelques canapés de foie gras, puis tout ce qui passait à sa portée. Le champagne qu'elle avalait sans modération rendait chaque bouchée plus légère, délicieuse. Monot, docile, avait suivi la dircom, et n'allait plus tarder à revenir, c'était une belle soirée.

Il ne revint pas. Un peu plus tard, un huissier s'approcha d'elle : « Veuillez m'accompagner chez monsieur le ministre. » Elle le suivit, d'un pas tanguant ; c'était fâcheux d'être pompette pour une première rencontre au sommet, mais tout était permis ce soir-là.

Le bureau ministériel était presque aussi grand que la salle du cocktail. Tout au bout, assis derrière son bureau, le maître des lieux picorait dans son assiette les ultimes fragments de langouste.

Debout, deux hommes l'encadraient : un jeune bellâtre latino aux allures d'Antonio Banderas, et un gros quadragénaire rougeaud aux allures de pandore. On frappa, une porte au fond de la pièce s'ouvrit, et le Tout-Puissant entra, suivi d'un quinquagénaire sans âge, un homme triste et élégant qui fleurait l'arbre généalogique, les prébendes et les pouvoirs. Tous deux s'assirent ; il ne restait aucun siège.

Le ministre essuya la mayonnaise à la commissure de sa lèvre et susurra « C'est elle », en désignant

Viviane avec une moue. L'homme triste parut encore plus triste. Il hocha lentement la tête et regarda Viviane comme si l'on eût tenté de lui fourguer une esclave nue un peu défraîchie.

— Vous avez déjà entendu parler de L'Esprit Club ? demanda-t-il, doucereux.

— « À L'Esprit Club, vos vacances ont l'esprit club » ? Oui, j'en ai entendu parler, ils nous matraquent ça sur toutes les radios.

— Ça vous dirait d'y passer quelques jours ?

Des vacances dans un club, il n'en était évidemment pas question, et Viviane allait le lui signifier. Mais l'homme triste s'était fait plus avenant pour préciser :

— Quelques jours, dans une île grecque, celle de Rhodes. Avec le décoré de ce soir, votre lieutenant Monot.

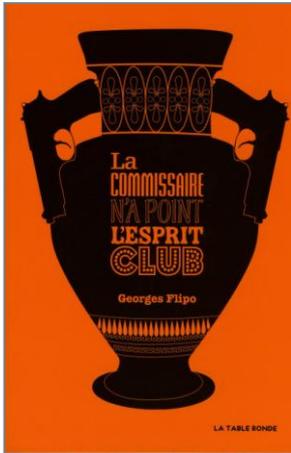
— Je dois vous préciser, ajouta le Tout-Puissant, l'œil fripon, qu'il s'agit d'une enquête complexe, que vous mènerez dans des conditions inhabituelles : vous partirez tous deux incognito. L'idéal serait d'ailleurs que vous passiez pour un couple. Pour la crédibilité de la chose, il faudrait que vous partagiez la même chambre, avec lits séparés, je vous rassure. Cela vous paraît-il envisageable ?

Viviane ne répondit pas. Elle *envisageait*. Oh, c'était si doux, Monot et elle dans la même chambre... Quelle tenue allait-elle choisir pour la nuit ? Un pyjama, façon copain-copain. Noir pour l'amaigrir. Et puis non, une nuisette, ce serait plus naturel : elle était femme, après tout. Rose et à mi-cuisse. Jusqu'à mi-cuisse, elle avait de belles jambes. Et lui,

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH  
À MAYENNE EN FÉVRIER 2011, POUR LE  
COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : mars 2011.  
N° d'édition : 180962.  
N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*



# La commissaire n'a point l'esprit club Georges Flipo

Cette édition électronique du livre  
*La commissaire n'a point l'esprit club* de *Georges Flipo*  
a été réalisée le 26 avril 2011  
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 2011 par Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782710368021)

Code Sodis : N483416 - ISBN : 9782710368045

Numéro d'édition : 180962